

Goy P/1535

LETTRES ÉTRANGÈRES

Les trois Goytisolo

TROIS frères amis. Tous écrivains espagnols natis de Barcelone, appartenant à cette génération dite « du demi-siècle », parce qu'elle émerge dans les années 50. La génération des Barral, Castellet, Brossa, Tapiés, Semprun, grandie pendant la guerre civile et contrainte de s'épanouir dans ce désert culturel qu'est l'Espagne de la restauration.

Pour échapper au lamination, aux stérilités du franquisme, elle ne dispose que de deux planches de salut : l'engagement politique (dans une opposition clandestine) ou la création (en milieu hostile). Sans compter, bien sûr, l'exil. Elle atterrit aujourd'hui la cinquantaine. Les frères Goytisolo en sont les parfaits représentants.

Leur famille paternelle est richissime. Voir la demeure familiale, Torrentbo, très prestigieuse, très peu catalane, érigée à la mesure de leur éclat par ceux qu'on appelait « les colons » et qui revenaient chez eux, au milieu du siècle dernier, fortune faite ailleurs, en l'occurrence à Cuba. Côté maternel : intellectualisme et raffinement.

La mère meurt dans un bombardement de Barcelone par l'aviation mussolinienne en mars 1938. José Agustín a dix ans, Juan sept et Luis trois. Les voilà marqués par le même traumatisme originel. Leur destin est joué. Dans les greniers labyrinthiques de Torrentbo, dans sa chapelle fraîche ou sur les rayons de sa bibliothèque, c'est elle qu'ils chercheront, qu'ils recréeront. A travers ses livres — elle aimait Gide, Proust — et les leurs. A l'absence, au silence familial, et national, ils opposent la littérature.

José Agustín, l'aîné, deviendra poète. Deux tous, c'est celui qui a le registre le plus large. Plusieurs recueils importants d'une poésie qu'on pourrait dire « sociale » sont suivis actuellement d'une critique de cette même poésie, faite avec beaucoup d'humour et d'ironie. José Agustín écrit les chansons de Paco Ibañez. Il est le traducteur en espagnol de Pavese, Pasolini et Quasimodo. Il traduit aussi du catalan en castillan : il est l'auteur d'une « Anthologie de la poésie catalane du XX^e siècle ». Il est lié au « Taller » de l'architecte Bofill, ce groupe d'une quarantaine de chercheurs dont il est, en quelque sorte, l'écrivain.

Luis fait, depuis le début, figure de benjamin des lettres espagnoles contemporaines. Son premier roman « Las Afueras », traduit aux Editions du Seuil sous le titre « Du côté de Barcelone », lui valut dès sa parution, en 1958, le prix Biblioteca Breve. Il avait vingt-huit ans.

« Du côté de Barcelone », qui mettait en scène le petit peuple catalan mal cicatrisé de ses blessures de guerre, ce pourrait être le titre, aussi, de « Recuento », une somme de six cents pages, plus « musilienne » que « prous-

tienne », le maître livre de Luis, écrit de 1963 à 1974, interdit en Espagne jusqu'en janvier de cette année, et maintenant « best-seller ».

Il n'est pas étonnant que des trois Goytisolo, ce soit Luis, le plus ancré dans sa ville, la plus attaché à ses racines, qui ait donné ce qui est considéré en Espagne comme le meilleur roman écrit sur Barcelone. Un de ces romans « totalisants », comme « Marella », de Cortazar, « Paradiso », de Lezama Lima, ou « Cent ans de solitude », de Garcia Marquez, qui se chargent au fur et à mesure de symboles, de références, de parodies. « Recuento » offre, en un cheminement qui va du « réalisme » des premiers chapitres à l'« abstraction » des derniers, une réflexion sur la naissance d'une vocation d'écrivain. Et au-delà, une vision cruelle — ou lucide — comme on voudra, une vision globale de la Catalogne et de ses rapports avec l'Espagne. « Recuento » est sans conteste un événement littéraire dans son pays. Souhaitons qu'il soit traduit bientôt.

S'il n'a jamais été emprisonné, à la différence de Luis, Juan n'en était pas moins jusqu'à ces derniers mois, interdit de publication dans son pays. Edités en langue espagnole, ses livres n'étaient, comme c'est souvent le cas, diffusés qu'en Amérique latine. La situation a changé et le voilà du coup, lui aussi, « best-seller » malgré lui. « Pièces d'identité » (1966) vient d'apparaître à la récente Foire du livre de Madrid. Et on annonce, pour septembre, « Don Julian », publié à Mexico en 1970, à Paris en 1971.

Mario Vargas Llosa a dit ici même à quel crime passionnel se livrait Juan dans cette imprécation éblouissante où, de Tanger, le narrateur assimilé à Don Julian (le traître gouverneur de Ceuta qui ouvrit les portes de l'Espagne wisigothe aux musulmans) se livrait à la destruction rituelle d'un pays, d'une culture, d'une langue. Véritable « mythoclaste », Juan ébranlait avec virulence et virtuosité ce qu'il est convenu d'appeler l'« hispanité ».

Il récidive avec « Juan sin tierra » (Juan sans terre), non encore autorisé outre-Pyrénées. Plus nomade que jamais, Juan erre, sollicité par ses tentations et ses fantasmes (la tentation de naître noir, ou arabe), réglant ses comptes à une culture gelée, s'inventant des utopies scandaleuses, où toujours, qu'elle soit politique ou sexuelle, l'hétérodoxie triomphe. Nous publions un extrait de ce très beau livre — annoncé en français pour le début de l'année prochaine — où l'on verra Juan se livrer à un hispanicide verbal particulièrement réussi.

Juan qui, comme ses frères, prouve par son talent très agressif que les lettres espagnoles, contrairement à ce qu'on croit, sont loin d'être en léthargie.

FRANÇOISE WAGENER.



★ Dessin de Cabré

57